

PLACE VENDÔME. UNE FOULE RÉSOUE

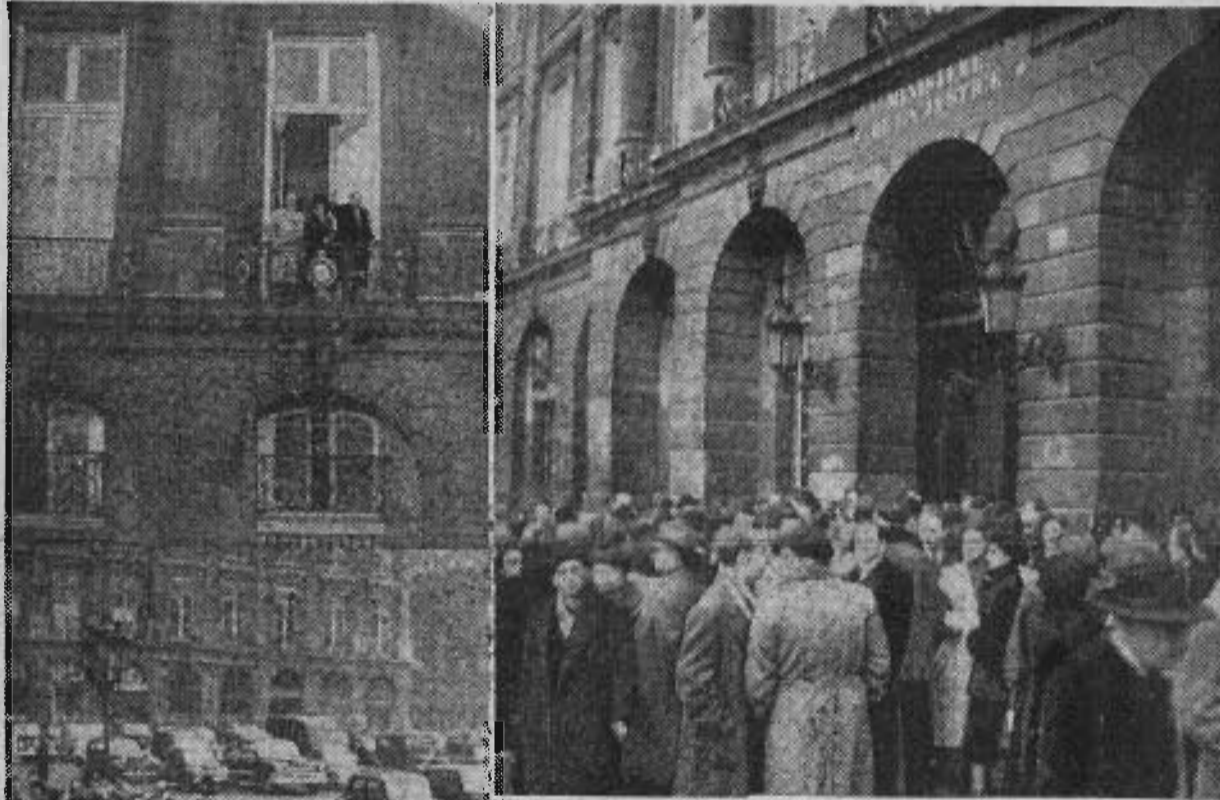
appuie la délégation du M. R. A. P. protestant auprès de M. René Mayer contre la libération de XAVIER VALLAT

Les députés A. Touchard et C. Serre, les représentants des Anciens Combattants, des Déportés, des Familles de Fusillés; des Femmes Françaises, expriment l'indignation de l'opinion démocratique contre le scandale !

Le ministre refuse de revenir sur sa décision...

PLUS QUE JAMAIS, UNISSONS-NOUS ET AGISSONS POUR IMPOSER LA JUSTICE ET LA PAIX !

L'IMPOSANTE place Vendôme a connu mardi dernier une animation inhabituelle. Vers onze heures moins le quart, déjà, on pouvait voir arriver, les uns après les autres, des groupes de jeunes, d'hommes et de femmes. Les passants regardaient avec curiosité leur nombre grossir devant l'entrée du Ministère de la Justice. Et vers 11 heures, ordre fut donné aux



Une partie de la foule rassemblée place Vendôme. En haut à gauche, quelques membres de la délégation à une fenêtre du ministère de la Justice.

agents de fermer la double porte cochère. — Que se passe-t-il ? demanda l'un des ouvriers qui travaillaient à la réfection de la chaussée. — On vient demander que Xavier Vallat soit remis en prison. Il a sur la conscience la déportation et la mort de 120.000 Juifs. — Très bien, les gars ! allez-y ! Tout à fait d'accord avec vous...

LES REPRÉSENTANTS DE LA FRANCE DÉMOCRATIQUE

Il y a maintenant plusieurs centaines de personnes rassemblées. C'est un succès. Les rescapés des

tionale des Déportés et Internés Résistants et Patriotes, Charles Lecourt, maire honoraire du 20^e arrondissement, Mmes Servin, de l'Union des Femmes Françaises (20^e arr.), Fournial, secrétaire de la F. N. D. I. R. P. du 18^e Bénézet, secrétaire de la F. N. D. I. R. P. du 12^e, les membres du secrétariat du M.R.A.P. parmi lesquels MM. Youdine, Palant, Kornblut, Fainover, Mme Cécile Cerf, etc., les délégués de nombreuses sociétés et les représentants des grandes organisations adhérentes au M.R.A.P. Nous distinguons notamment : MM. Vigner, président de l'Association des Anciens Déportés Juifs ; Ist Blum, secrétaire général de l'Association des Engagés volontaires et Anciens combattants Juifs ; Alfred Besserman et Bernard Weil, de l'Inter-syndicale Juive ; Poznanski et Alfred Grant, président et secrétaire général de l'Union des Sociétés Juives ; Mmes Sophie Schwartz et Sonia Bianki, de la Commission Centrale de l'Enfance ; Thérèse Tenenbaum, à la tête des représentants de 30 familles de Fusillés et Déportés.

Parmi les jeunes, qui sont nombreux, surtout les Cadets, nous remarquons, entre autres, Aline Frankel, secrétaire du Comité d'entente des jeunes auprès du M. R. A. P. ; Jacques Meistelman, membre de ce comité ; Maurice Mittelman, secrétaire des Cadets ; Jo Demanstein, qui conduit la délégation du Y.A.S.C.

Notons enfin, en nous excusant de ne pouvoir nommer toutes les (Suite page 3)

AIDEZ-LES dans leur combat

Verser votre contribution à Droit et Liberté, 6, boulevard Poissonnière, Paris-9^e, soit par chèque, soit par mandat au C. C. P. 6070-98.

campes de la mort (pas par la faute de Xavier Vallat, bien au contraire) ceux dont les êtres les plus chers ont disparu dans la fumée des crémaillères, tous ceux qu'indigne la libération du premier commissaire aux Questions Juives de Vichy étaient représentés en cette matinée mémorable du 21 février.

La foule se presse autour de la délégation du M.R.A.P. qui se forme à l'entrée du Ministère. On note la présence de nombreuses personnalités, qui appuient la démarche. MM. Touchard et Charles Serre, députés ; André Spire, écrivain, Lastenet et Schaffner, secrétaire général et président départemental de la Fédération na-

MARSEILLE PROTESTE CONTRE LA LIBÉRATION DE VALLAT

Une délégation des Juifs de Marseille, conduite par M. Serge Kriwkoski, président de la section du M.R.A.P., a remis, mardi dernier, au préfet des Bouches-du-Rhône, une lettre de protestation contre la libération de Xavier Vallat, adressée au Président de la République.

Pins de 1.000 signatures figuraient au bas de cette lettre, parmi lesquelles on relève les noms de personnalités suivantes : MM. FÉDIA CASSIN, président du Consistoire, M. le professeur OLMER, vice-président, le Grand-Rabbin SALZER, M. ALLEMAND, avocat, M. KATZ, de la Fédération des Déportés, ainsi que les survivants de familles entièrement massacrées.

Un grand meeting aura lieu dimanche prochain 26 février, à 10 heures du matin, au Cinéma Ruhl, 60, rue de Rome, avec participation des organisations démocratiques et juives de Marseille.

Droit et Liberté

TOUS LES VENDREDIS 24 Février-2 Mars 1950

CONTRE LE RACISME ET L'ANTISÉMITISME, POUR LA PAIX

N° 18 (122) * 20 fr. BELGIQUE 5 fr.

Une grande enquête de notre correspondant particulier à Berlin, LYDIE LAMBERT

Y a-t-il deux Allemagnes ?

I. — Maisons et boutiques de la Berlinerstrasse...

Il y a une rue à Berlin — appelons-la « Berliner Strasse » — où les deux Allemagnes s'affrontent d'une manière pour ainsi dire palpable : la frontière entre le secteur soviétique et le secteur américain passe au milieu de cette rue. Les maisons du côté pair font partie du secteur oriental, celles du côté impair, du secteur occidental.

Sur trois Berlinoises, il y a un chômeur.

La trizone parle beaucoup des « héroïques Berlinoises », de l'aide à Berlin, du prestige occidental, etc., mais l'industrie occidentale ne manque pas de profiter de la situation de ce trançon de ville isolé et tire la couverture à soi chaque fois qu'elle le peut.

Journalièrement, des trains entiers de marchandises les plus variées arrivent à Berlin-Ouest, la vidant de marks irremplaçables. Ce dont la ville a besoin, ce ne sont pas les marchandises dont les boutiques regorgent déjà, mais des commandes pour son industrie que paralyse le chômage.

Mais là, point d'affaires ! Des commandes, la trizone en cherche elle-même. De là, une situation qui frise en effet la catastrophe : un déficit et une dette démesurément enflés, une atmosphère de fin du monde et la mentalité « Après nous le déluge » en un mot, toutes les contradictions, toutes les tares, toutes les dépravations d'un régime agonisant.

De l'autre côté de la rue...

ET maintenant, passons de l'autre côté de la rue. Tout est-il pour le mieux dans ce meilleur des mondes ? Non, naturellement.

(Suite page 3)

Sur trois Berlinoises, il y a un chômeur.

La trizone parle beaucoup des « héroïques Berlinoises », de l'aide à Berlin, du prestige occidental, etc., mais l'industrie occidentale ne manque pas de profiter de la situation de ce trançon de ville isolé et tire la couverture à soi chaque fois qu'elle le peut.

Journalièrement, des trains entiers de marchandises les plus variées arrivent à Berlin-Ouest, la vidant de marks irremplaçables. Ce dont la ville a besoin, ce ne sont pas les marchandises dont les boutiques regorgent déjà, mais des commandes pour son industrie que paralyse le chômage.

Mais là, point d'affaires ! Des commandes, la trizone en cherche elle-même. De là, une situation qui frise en effet la catastrophe : un déficit et une dette démesurément enflés, une atmosphère de fin du monde et la mentalité « Après nous le déluge » en un mot, toutes les contradictions, toutes les tares, toutes les dépravations d'un régime agonisant.

De l'autre côté de la rue...

ET maintenant, passons de l'autre côté de la rue. Tout est-il pour le mieux dans ce meilleur des mondes ? Non, naturellement.

(Suite page 3)

YVES MONTAND déclare à D.L. (VOIR PAGE 3)



10.000 délégués aux assises nationales de la Paix (les 10, 11 et 12 mars)

Le M. R. A. P. a donné son adhésion et appelle les sociétés et organisations juives à se joindre au vaste mouvement

DANS toute la France, on en parle, on s'y prépare. Une réunion de quartier dans un café, l'assemblée des habitants

EN 1939 CÉLINE EST FÊTÉ PAR LE STURMER :

« Le médecin français Céline prédit la fin sanglante de la France »

d'un village... et, après une amicale discussion, quand chacun a dit ses raisons de lutter, par tous les moyens, contre la guerre, des délégués sont élus. Ce sont des travailleurs, des ménagers, des personnalités connues et d'humiliés combattants de la paix, des vieux et des jeunes, de braves gens de chez nous qui s'unissent, laissant de côté les querelles surbalternes, pour défendre leurs foyers menacés.

Elles s'annoncent donc bien, les Deuxièmes Assises Nationales de la Paix et de la Liberté, qui doivent se tenir à Paris, au Parc des

Expositions, les 10, 11 et 12 mars prochains. Les quelque 10.000 personnes qui se retrouveront ce jour-là, porte de Versailles, exprimeront sans aucun doute, la volonté de l'immense majorité du peuple français.

Pourquoi de telles assises ? Parce que le danger de guerre se précise. Parce que les états-majors du pacte Atlantique n'en sont plus à faire des plans, mais passent à l'action, répartissent les armes, organisent la répression contre tous ceux qui aspirent à la paix.

(Suite page 2)

LA FORCE DU M. R. A. P. par ANDRÉ BLUMEL

LA légende raconte que, lors de discussions entre philosophes grecs sur la réalité du mouvement, le cynique Diogène se leva et se mit à marcher pour prouver l'existence du mouvement.

Le M.R.A.P. est un mouvement, aucune manifestation antisémite, aucune action raciste se produisant en France ne lui échappe et aussitôt il multiplie ses manifestations, ses interventions, son action efficace.

Une malheureuse Juive est-elle condamnée comme Anna Cymbler, le M.R.A.P. n'a de cesse qu'il n'obtienne sa grâce, sa libération conditionnelle et la malheureuse victime recouvre ainsi sa liberté.

Qu'un praticien de l'antisémitisme comme Xavier Vallat, qui n'a jamais renié ses conceptions et est toujours prêt à les mettre en pratique, soit remis en liberté pour ses combinaisons politiques, avec un oubli étonnant des victimes et une insouciance complète de l'avenir, le M.R.A.P. non seulement proteste, mais agit.

SANS doute, sur les deux cent soixante-trois sociétés juives qui se partagent les milieux juifs parisiens, il ne s'en trouve certainement aucune pour approuver la libération de l'extrémiste français le plus efficace, mais la plupart se contentent de voter des vœux pieux qui engourdissent leur conscience, et s'endorment ensuite dans une quiétude satisfaisante.

Le M.R.A.P. se dresse, fait un meeting où il rassemble, à défaut d'organisations honteuses, des hommes venus de divers horizons

politiques, qui expriment la protestation des masses populaires, de l'opinion publique et du Paris toujours prêt à protester contre l'injustice.

Le M.R.A.P. pense que Xavier Vallat annonce d'autres libérations, d'autres grâces. Béraud et Maurras sont encore en prison. Il faut, n'est-ce pas, les en sortir, pense-t-on dans divers hauts lieux.

ANTISÉMITISME et réaction sont des termes synonymes : la même vague les apporte. Après la guerre de 1914, un officier général qui était certainement un excellent tacticien de l'Ironie, s'écriait : « Au fur et à mesure que nous nous éloignons de la guerre 1914, le cheval de cavalerie reprend de l'importance ».

Mais cessons l'Ironie ! Le sang répandu est encore frais. Céline est toujours prêt. Il reste encore des Juifs. Xavier Vallat ne trouvait-il pas à son procès que les Juifs français avaient vraiment tort de se plaindre ! L'antisémitisme évanoui en 1945 ne demande qu'à s'exprimer avec le retour de ses chefs.

Le M.R.A.P. groupe les vigilants, les actifs, les réveillés. Les autres veulent-ils dormir dans la tiédeur de l'oubli, ou l'inconscience des futurs cruels !

Avant d'être dans le bûcher, la température est douce !

En 1950... il est gratifié d'« un an de prison » par contumace dans un procès dont vous lirez le compte rendu page 2.

A PARIS, entre deux tournées YVES MONTAND nous a dit son horreur des préjugés raciaux

YVES MONTAND, explosif quand il évoque Luna-Park ou incarne les rythmes du Swing, tendre pour « Ma Suzon », gai comme on sait l'être à Paris, nostalgique et délicat au souvenir des « Feuilles mortes », tendu pour peindre les machines enfumées de « La grande cité »... Yves Montand est multiple, comme la vie, qu'il chante. Mais ce qui nous avons vu l'autre jour, nous ne le connaissions pas encore.

Les mains dans les poches, sérieux, la tête en avant, Yves Montand arpente — pull over rouge à col roulé — les tapis à grands carreaux noirs et blancs de son petit studio de Neuilly — du piano aux boîtes de carton accumulées, du divan aux larges bates vitrées. De temps en temps, il s'arrête, face à nous, debout dans le soleil de ce huitième étage, explique son point de vue en recherchant la forme la plus imagée, la plus familière, joignant le geste à la parole.

Et quand il parle d'une scène vécue, il redevient l'acteur si aimé du public de ses tours de chant — car acteur, il l'est, autant que chanteur.

— L'antisémitisme ? Bien sûr, qu'il connaît ça.
— Sous l'occupation, on voyait clairement que l'antisémitisme et celui de l'état, pas. Aujourd'hui, on rencontre souvent un antisémitisme sournois, souterrain. Il y a des gens qui, presque inconsciemment disent des choses odieuses. Ce sont les restes de l'occupation, du nazisme. La génération nouvelle a été marquée par l'antisémitisme auquel elle n'aurait jamais songé sans les années de guerre. Un exemple concret. Ça s'est passé à Lyon.
— Un officier venait de sortir d'un bistro où on était, à quelques-uns. Le patron dit, d'un ton badin : « Quel em... ce sale Juif ! après tout ce que j'ai fait pour lui pendant la guerre... »

— En apparence, ce n'était pas méchant, il nous parlait en même temps de nos consommations...
— C'est-à-dire que vous pensez de mon petit rôle... Ah ! on aurait dû tous les envoyer à Dachau... Et mon bourgogne, pas mal hein !... Quelle sale engance, ces Juifs...
Et ainsi de suite...
On lui a fait comprendre que c'était monstrueux, ce qu'il disait. Il n'a peut-être pas très bien compris, mais il s'est tu.
Yves Montand a déjà réfléchi à l'antisémitisme.

GRÈVE des ouvriers de KIEL contre l'acquittement du provocateur antisémite HEDLER

M. KONRAD ADENAUER n'est devenu « Chancelier » que grâce à une voix de majorité. La siéme, assurés les uns. Celle du député Hedler, disent les autres. Les uns et les autres ont raison.
A la place de M. Adenauer, on ne s'en serait pas trop fier. Hedler est ce nazi qui, publiquement, il y a deux mois, se déclara d'accord avec le programme antisémite de Hitler et sa réalisation, en y ajoutant toutefois ce détail « technique » : « J'estime que pour exterminer les Juifs il peut y avoir d'autres moyens que les gaz ».
Hedler fut exclu de son parti ultra-réactionnaire, à la suite de cette profession de foi. Ce qui prouve qu'il existe en Allemagne occidentale même une opinion démocratique dont il faut tenir compte.

Une autre preuve en est que les autorités occidentales se virent, d'obligation de faire traduire Hedler devant un tribunal à Kiel. Mais les audiences du procès fournirent aux nazis locaux un prétexte à nouvelles manifestations antisémites. Complètes, les mêmes autorités occidentales laisseraient faire. Et Hedler fut acquitté, aux applaudissements enthousiastes de ses parents, dont deux de ses trois frères, anciens membres du parti nazi...
Entre temps, qu'avait fait M. Mac Clov, haut commissaire américain ? Dès le début de l'affaire, il prenait officiellement une attitude d'non-intervention (sic ?). Il déclara qu'il appartenait aux amis de M. Adenauer de régler cette affaire eux-mêmes.
Aujourd'hui, on voit le résultat : Hedler est libre. Libre (lui aussi) de recommencer.

Le scandale n'a certes pas ému outre mesure M. Mac Clov, qui a même été jusqu'à mettre en doute les faits reprochés à Hedler. Il a provoqué, par contre, un mouvement de protestation insoumise dans de larges couches populaires allemandes.
A Kiel, dans le Schleswig-Holstein, province où Hedler prononça son discours antisémite, les ouvriers ont fait grève et organisé une grande manifestation contre son acquittement.
Dans le secteur oriental de Berlin et dans la zone soviétique, tous les journaux se sont élevés contre son verdict que la « Tagesliche Rundschau » considère comme un véritable « provocation contre la démocratie mondiale ».
L'Association antifasciste des anciens déportés allemands de l'Est et de l'Ouest (A.F.V.N.), a exigé la cassation et un chatiment exemplaire.
Et l'émotion a été assez vive pour que des leaders sociaux-chrétiens, amis d'Adenauer, prennent eux-mêmes position.

— Je pense qu'il faut combattre toutes les manifestations d'antisémitisme, même les plus légères. Et, pour ça il ne faut pas que les Juifs soient seuls. Il est bien que votre mouvement compte de nombreux non-Juifs. Votre campagne contre la libération de Xavier Vallat est aussi excellente.
Evidemment, Yves Montand nous a parlé de ses chansons, de ses projets, avec cette familiarité, cette bonhomie, cette simplicité qui lui valent la sympathie de tant d'admirateurs.

Il vient de Suisse. Il part pour une grande tournée : Belgique, Scandinavie, Egypte, Liban.
Il nous a dit combien il a à cœur de renouveler le goût du public ou plutôt de lui faire entendre ce qu'il aime réellement, de briser avec les chansons du genre « tendresse, caresse »... Il a éminemment contribué à rendre plus salubre, plus humaine la chanson française.

— On me reproche parfois les chansons que je chante. Pourtant, personne ne m'empêchera de chanter ce que je veux. A cause de ça, on m'a refusé le visa pour l'Amérique. Mais j'ai dit et répété : « Je viens du peuple et je reste avec le peuple ».

Ses nouvelles chansons ? Il y en a deux, de Francis Lammarche (« l'auteur de « A Paris » », qu'il se plaît à signaler particulièrement : Un bal, un petit bal et Un corne de frites. C'est souvent lui qui a des idées de chansons...
— En ce moment j'ai quelque chose en préparation. Mais je ne peux pas vous dire quoi : on risquerait de me piquer l'idée. Il ne suffit pas que l'idée soit bonne : encore faut-il bien la réaliser...
Attendez donc (avec impatience) de revoir Yves Montand, à son retour à Paris pour savoir ce qu'est ce « quelque chose ».

Amicalement, il nous raccompagne à la porte, s'excuse de devoir partir :
— Au revoir les copains. A bientôt !
— A bientôt !
A. L.



Pour que tous les enfants victimes de la guerre soient heureux comme ceux-ci, aidez la Commission Centrale de l'Enfance.

BIENTOT, la grande kermesse de la Commission Centrale de l'Enfance

Une activité fiévreuse régnait dans les services de la Commission Centrale de l'Enfance. Nous sommes, en effet, à deux semaines à peine de la Grande Vente de Solidarité-Kermesse des 10, 11 et 12 mars prochains à l'Hôtel Moderne.
Les amis dévoués de nos enfants s'installent sans se lasser les rues de Paris et des villes de province. De toutes parts, des colis arrivent et, peu à peu, le magasin réservé à la kermesse se remplit.
Il y aura, sans aucun doute, de belles occasions pour les acheteurs de l'Hôtel Moderne.
D'AUTRE part, de nombreuses personnalités participeront à cette grande manifestation.

LES TEMPS SONT DURS LE FAUT ACHETER LE MEILLEUR MARCHÉ POSSIBLE

A notre GRANDE VENTE de SOLIDARITÉ - KERMESSE
VOUS AUREZ DE TOUT A DES PRIX IMBATTABLES
Réservez vos achats
Nous vous donnons rendez-vous Les 10-11-12 mars prochains A L'HOTEL MODERNE
Place de la République.
La VENTE sera ouverte de 9 heures du matin à 22 heures, soit le vendredi 10 mars, où elle ne commencera qu'à 14 heures.

DÉCEPTIONS DE MARDI-GRAS



Berlinerstrasse

(Suite de l'article de Lydie LAMBERT)

Une société ne saute pas à pieds joints dans le socialisme. Bien des problèmes restent à résoudre, bien des questions épineuses, bien des obstacles et des difficultés.
Mais il y a la certitude que ces obstacles seront surmontés.
Il n'y a pas de contrastes repugnants entre le luxe des spéculateurs et la misère générale, entre les boutiques pleines à craquer et les consommateurs qui manquent de tout sans rien pouvoir acheter.
Il n'y a pas la terrible incertitude du lendemain, la menace du chômage. Il y a du travail pour tous, même si ce travail ne procure pas encore un niveau de vie très élevé.
Certes, on manque encore de beaucoup de choses de ce côté-ci de la « Berliner Strasse ». Mais c'est parce qu'il n'y en a pas assez, pas parce qu'il y en a trop.
L'exemple des produits pharmaceutiques illustre à merveille les raisons de la disette de marchandises qui règne encore en Allemagne orientale.

L'industrie chimique allemande avait toujours été prospère et les produits pharmaceutiques — qui relevaient de cette industrie — étaient appréciés dans le monde entier (marques Merck, Bayer, etc.). Aujourd'hui, à Berlin-Ouest, on trouve tous les médicaments dans leur qualité d'avant-guerre, mais à Berlin-Est, les pharmaciens sont à moitié vides ou offrent des produits inconnus, de qualité douteuse.
L'industrie pharmaceutique de la zone soviétique dut être créée de toutes pièces et est encore à expérimentation, pour certains produits, les recettes restées secrètes. Toutefois, on a déjà paré au plus pressé et la fabrication de la pénicilline, par exemple, couvre les besoins les plus urgents. Cependant, les malades de Berlin-Est, sont bien des fois obligés de se procurer certains médicaments dans les pharmacies de l'Ouest, en les payant sept fois leur prix nominal (conséquence d'une spéculation éhontée qui maintient le mark ouest à une hauteur vertigineuse) à la grande jubilation de la presse réactionnaire des secteurs occidentaux qui ne se tient plus de joie.

LE SCANDALE VALLAT

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

personnalités présentes, MM. Kriukowski et Vodet, anciens dirigeants de la L.I.C.A., MM. Joseph Cretz, Grün, Ravnin, Gordon, etc.
DES MANŒUVRES VEXATOIRES
Un nombre limité de délégués sont autorisés à entrer. Dirigée par M. Maurice Grinspan, secrétaire général du M.R.A.P., la délégation comprendra Mme Sosnow- devait se présenter de nouveau à 17 heures. Cette nouvelle provoque une vive émotion devant le Ministère.
— Le rendez-vous était pourtant fixé !
— Comment ? On se moque de nous !... pouvait-on entendre.
— Il faut que la délégation soit reçue maintenant.
La délégation est entrée à 11

LES INTERVENTIONS DES DÉLEGUES
C'est M. Grinspan qui avait présenté la délégation au ministre, lui exprimant la surprise et l'inquiétude des masses juives devant l'injustifiable mesure de mansuétude prise à l'égard de Xavier Vallat.
Mme Sosnowski rappela la mort de son fils de 17 ans, tombé les armes à la main, et montra la photo de plusieurs membres de sa famille, assassinés dans les camps de concentration, avec la complicité de Vallat.
M. Xavier Vallat n'est pas isolé.
M. Grunfeld rappela la phrase de M. Michel Clémenceau, juré de la Haute Cour, qui dit à Xavier Vallat : « Vous êtes de ces hommes qui font horreur ». C'est une grave responsabilité, ajouta-t-il que de libérer des hommes de cette sorte. Les pardonnes ne pardonneront pas aux pardonnes !
M. Touchard indiqua qu'ayant visité Fresnes après la Libération, il y rencontra Vallat, celui-ci, sans le moindre remords, insulta bassement M. Touchard et toute la Résistance.
M. Touchard insista sur la grave menace que constitue pour la République la politique de clémence à l'égard des collabos.
Enfin, M. Charles Serre dit combien la libération prématurée de Vallat a soulevé l'émotion dans tous les milieux.



La foule devant la porte du ministère de la Justice

ski, mère d'un garçon fusillé par les nazis, MM. Charles Serre, Auguste Touchard, André Spire, Grunfeld et Isi Blum.
Il faut souligner que c'est la présence et la résolution de la foule des manifestants qui ont permis à la délégation d'être reçue — et tout de suite.
En effet, bien que l'audience ait été fixée à 11 heures par une lettre du Ministère, la première réponse à la délégation fut qu'elle

heures 25. A 11 h. 35, spectaculairement, arrivaient place Vendôme trois cars de police. Pour confirmer que l'on se méfiait de la foule pacifique des protestataires, il fut demandé de s'éloigner du Ministère. De pied ferme, malgré ces manœuvres vexatoires, les centaines de personnes présentes, avides de connaître les résultats de la démarche du M.R.A.P., attendirent le retour de la délégation, qui ne sortit qu'à 12 h. 15.

M. RENE MAYER TENTE DE SE JUSTIFIER

M. René Mayer essaya ensuite de justifier la libération de Xavier Vallat, reconnaissant qu'il en était, en dernier ressort, responsable. Il essaya de minimiser le scandale en soulignant qu'il ne s'agissait que d'une « libération conditionnelle ». Au sujet de la condamnation trop bénigne dont fut l'objet l'ex-commissaire aux Questions Juives en Haute Cour, M. René Mayer déclara qu'une telle clémence était regrettable mais pour ajouter aussitôt qu'il y avait sans doute à cela de bonnes raisons.

Le Garde des Sceaux fit également remarquer que le propre fait n'a pas signé de recours en grâce. C'est donc sur l'initiative de la commission de la libération conditionnelle qu'il a été remis en liberté.
Pour justifier son approbation de l'avis de cette commission, M. René Mayer fit un raisonnement qui se ramène à peu près à ceci : Il vaut mieux pour les Juifs que Vallat soit en liberté qu'en prison (1) !
Faisant état du fait que plusieurs membres de sa propre famille ont été déportés, qu'il est lui-même membre du Consistoire, qu'il a refusé, sous l'occupation, de s'occuper de l'U.G.I.F., M. René Mayer prétendit qu'il aurait été accusé de faire des « discriminations », qu'il aurait provoqué l'antisémitisme en s'opposant à la libération de Vallat.
Il aurait, certes, suscité la haine des Vallat, des hommes de l'Action Française, des collabos. Mais, en faisant le contraire, il a provoqué la colère des victimes du nazisme, de tous les républicains, qui voudraient, eux, voir le bourreau nazi hors d'état de nuire.
M. René Mayer a préféré l'amitié des antisémités à celle des honnêtes gens.

Il est vrai aussi qu'il fait preuve de moins de scrupules quand il s'agit de condamner des combattants de la Paix.
« VALLAT EN PRISON ! »
Le refus de M. René Mayer de réviser sa décision scandaieuse fut accueilli, à la sortie de la délégation, par une protestation unanime.
La foule indignée manifesta longuement aux cris de « Vallat en prison » de la place Vendôme à la Concordie, soulevant l'approbation des passants.
Que le Garde des Sceaux, sous la pression des masses populaires, ait dû recevoir la délégation du M.R.A.P., c'est une première victoire.

(1) Mon collègue s'appellait René Bazin. Rien de commun avec l'écrivain du même nom.

Souvenirs à bâtons rompus, d'André Spire (VI)

Mon ami Bazin chez les pauvres

OUI, mon collègue Bazin (1) était sorti d'un tout autre milieu social que notre collègue Favareille. La famille Favareille était de très petite bourgeoisie. Celle de Bazin était de grande bourgeoisie réactionnaire appartenant à la noblesse, car une de ses deux sœurs avait épousé un « nom à courant d'air », comme les officiers d'artillerie républicains appelaient alors leurs camarades à particule égarés dans leur arme encore démocratique. Son père était un magistrat, conseiller ou juge, qui avait été révoqué ou avait démissionné lors de l'épuration de la magistrature en 1883, et s'était retiré aux environs de Saint-Calais, département de la Sarthe, dans une propriété de campagne. Bazin et ses sœurs avaient reçu l'éducation conventionnelle de la haute société provinciale. Il avait fini ses humanités au Collège Stanislas.

L'évolution d'un « bien pensant »

Mais ce dressage bien-pensant et mondial n'avait pas donné les résultats espérés par une famille étroitement pratiquante, vivotant dans le regret d'institutions qu'un régime détesté était en train de bouleverser.
Les bibliothèques des grandes familles étaient, encore pleines de belles collections de livres universitaires du XVIIIe siècle et du XIXe siècle dont les pères n'aimaient plus qu'à regarder les reliures, mais que les fils liaisaient en cachette pendant les grandes vacances ou les congés.
Malgré l'organisation et la discipline ecclésiastique du collège Stanislas, les maîtres, dont plus d'un étaient des laïques appartenant ou ayant appartenu à l'Université, n'avaient pu laisser ignorer à leurs élèves les courants modernes de la philosophie ou de l'histoire, leur cacher l'existence d'un Littré, d'un Taine et d'un Renan. Le correspondant de Bazin n'avait pu empêcher d'aller le dimanche au théâtre, et d'écouter les satires sociales d'Emile Augier, comme les Effrontés ou le Fils de Giboyer, qui nous bouleversaient.

Comme plus d'un élève de Stanislas, dont sont sortis tant d'hommes distingués, diplômés, professeurs, militaires, écrivains, hommes d'Etat il avait perdu la foi avant de quitter les bancs du collège.
Quand le fils sa connaissance à l'école, vers 1892, il n'allait plus à la messe. En politique, il n'était pas seulement un rallié, acceptant du bout des lèvres les institutions nouvelles, mais un homme moderne, un républicain. Un républicain sans contamination boulangiste, et dont les scandales financiers des récentes années n'avaient pas fait un antifili. Mais fort modéré encore attaché comme je l'étais, aux principes de l'économie politique libérale, adversaire des interventions de l'Etat et des municipalités dans le domaine de la vie indus-

trielle, commerciale ou sociale que réclamaient dans la presse et au Parlement les protectionnistes, les socialistes et même plus timidement les radicaux.
L'illusion de la charité
UN modéré, mais non un satisfait. Les dégoûts des classes possédantes envers les classes laborieuses, auxquels il croyait comme beaucoup de réformateurs français du XIXe siècle, il pensait qu'il ne suffisait pas d'en truffer des discours comme commençaient à le faire, pour gagner des sympathies à leur parti, ces jeunes amiables, les Louis Burinon, les Raymond Poincaré, les Jonart.

« Etre ministre, ce n'est pas une position pour un jeune homme », avait dit en Lorraine, devant des amis de mon père, la mère de Poincaré.
Lui, à peine sorti de l'Ecole de Droit, avait fait tout ce qu'il fallait pour le devenir. C'était pour l'amour des hommes et non la recherche du prestige que battait l'âme exigeante de Bazin qui souffrait des souffrances des autres comme des siennes. C'est par le don de soi, la bonté agissante d'individus isolés ou librement associés qu'il croyait possible de résoudre peu à peu la question sociale. Maintenant, grâce à cette situation qu'il n'avait voulue que parce qu'il savait qu'elle lui laisserait chaque jour quelques heures de loisir, il allait pouvoir passer à l'action.
Mais quelle action choisir au milieu de la foule des problèmes ? S'informer d'abord. Et pas seulement dans les documents, les livres. Voir de près les misères. Prendre contact. Toute aide efficace suppose la connaissance de celui qu'on veut aider. Cette connaissance, Bazin l'avait dans une certaine mesure. A Stanislas, il faisait partie de la Société de Saint-Vincent-de-Paul qui s'était donné pour mission le culte de Jésus dans la personne des pauvres. Activité plus religieuse que sociale ; participation à l'éminente dignité des pauvres, conciliée dans un de ses Sermons par Bossuet. Mais, en fait, cela assurait le contact, puisqu'après avoir prié ensemble, les membres de chaque conférence de Saint-Vincent-de-Paul portaient des valises de bons de secours qu'ils devaient aller porter à domicile et remettre de la main à la main aux assistés eux-mêmes.
Depuis longtemps Bazin ne se rendait plus aux réunions de sa conférence pour y prier avec ses camarades, mais pour y prendre livraison de ses bons de secours puisqu'il ne connaissait aucune autre société non confessionnelle qui lui permit d'exercer de manière analogue son action charitable.

Les meilleurs TISSUS
Toutes Fournitures pour Tailleurs
chez
ZAJDEL
89, r. d'Aboukir Paris-2^e
Métro: St-Denis, Réaumur, Sentier
Tél.: GUT 78-87

TOUS COLORIS
GRAND CHOIX DE GABARDINES
 Tissus de meilleure qualité et toutes fournitures pour Tailleurs
Chez SIMON
10, rue Léon - MON. 81-41
Métro à Châteauneuve

La semaine prochaine :
Vous lirez des révélations de plus en plus sensationnelles dans la troisième partie de notre enquête :

COMMENT L'ANTISÉMITISME SE FABRIQUE AUX U. S. A.

FABRIQUE DE TRICOTS

Ets GANA
Société à responsabilité limitée au capital de 500.000 francs
64, rue de Turbigo, 64 PARIS (III^e)
TEL.: ARCHIVES 37-48

POMPES FUNEBRES ET MARBRERIE
Edouard SCHNEEBERG
43, rue de la Victoire, PARIS-2^e
TEL.: TRI 88-88, NUIT : TRI 88-81

DANS LES HARAS HUMAINS DU «LEBENSORN» Himmler avait organisé la production en série de grands Aryens blonds

Le procès d'une institution sans doute unique dans l'histoire de l'humanité vient de s'ouvrir à Munich. Il s'agit d'une véritable Fédération de haras humains où des techniciens nazis travaillaient à l'amélioration de la «race aryenne»...

Cette œuvre, connue sous le nom de Lebensborn, fut fondée en 1935 par Himmler lui-même, qui, outre son activité à la tête de la Gestapo...

Quand Goebbels se regardait dans la glace

On raconte qu'avant d'adhérer au parti hitlérien, Goebbels fréquentait assidûment ses réunions. Un soir, il en rapporta à la maison une brochure qui contenait ce portrait du parfait Grand-Aryen-Blond:

«Le Nordique pur, c'est-à-dire le vrai type du Germain, dont la taille moyenne est de 1 m. 74, a le visage long et étroit, le cou long, le nez saillant, le menton proéminent le front haut et droit. Sa peau est d'un rose clair, ses cheveux sont bruns ou rougâtres, tantôt plats, tantôt bouclés. Il réalise le type idéal de la beauté humaine, tel que les statues grecques l'ont fixé. Les femmes et plus encore les hommes de ce type nous représentent la beauté humaine telle qu'elle est concevable. Le Nordique est audacieux, entreprenant, confiant de son but. Une sentimentalité intérieure profonde ne l'empêche pas, à l'occasion, d'être terriblement dur et d'agir brutalement. Il garde l'harmonie et la pureté même dans ses actes. Tous les grands hommes d'Etat européens ont appartenu au type nordique.»

Goebbels se regarda dans la glace. Contrefait, d'aspect plutôt malingre, avec son pied bot et son nez presque semite, il ne ressemblait guère à cette merveilleuse description. Non, jamais il ne pourrait appartenir au parti nazi, jamais il ne serait un Grand homme d'Etat européen!

La «production» du Lebensborn

Le Lebensborn, qui se donna d'abord pour une simple société de bienfaisance, destinée à venir en aide à des familles nombreuses, ne tarda point à entreprendre sa véritable tâche qui était de constituer, pour le régime nazi en général et les formations S. S. en particulier, un «réservoir de jeunes nationaux-socialistes sans tare physique ou biologique».

En 1943, quand Hitler eut déclaré la «guerre totale»... Fruits de rencontres sans lendemain, les enfants qui naissaient dans ces conditions sans précédent, étaient, pour la plupart, illégitimes. Le Lebensborn les prenait en charge et leur donnait une éducation adéquate. A ce dressage-maison, s'ajoutaient des kidnappings opérés sur une vaste échelle: en effet, pour compenser les pertes subies par l'armée nazie, le Lebensborn envoyait des «prospecteurs» en Pologne et dans divers pays «nordiques» pour y rattraper des gosses dont la constitution physique semblait conforme aux canons de l'évangile hitlérien.

Escamotage

Comme il fallait s'y attendre, le tribunal de Munich, qui juge le Lebensborn en la personne de cinq SS, dont le Standartenführer Max Sollman, est en train d'escamoter l'affaire. Ce n'est pas pour rien que l'appareil judiciaire bavarois compte 90% de magistrats ayant appartenu au parti nazi, et que la Bavière, soumise à MM. Mac Cloy, Ehard et Auerbach, dont on se rappelle le rôle dans la profanation de Dachau, est aujourd'hui la province la plus «renazifiée» d'Allemagne occidentale.

Pendant ce temps, à Auschwitz, à Buchenwald, déshonorant la science médicale, des brutes pratiquaient, dans le même esprit et dans le même but, d'affreuses expériences sur des déportés-cobayes. Une de ces brutes, le fameux Dr. Mengele, surnommé le «Démon d'Auschwitz», qui mutila et tortura avec un raffinement inouï des centaines de Juifs et d'Aryens, a joué un rôle particulièrement important dans l'élaboration des «théories» qui présidaient au fonctionnement du Lebensborn. Il devait, d'ailleurs, mourir lui-même sans avoir pu éclaircir ce qui causa le remords de toute sa vie: il n'avait jamais pu prendre connaissance de son arbre généalogique, il ignora toujours de qui il était le fils!

«Droit et Liberté», pour pouvoir continuer à remplir pleinement son rôle, a besoin de concours de tous. Comme tous les journaux, il doit tenir compte des augmentations intervenues ou à intervenir dans les imprimeries, la photographie, etc... Pour pouvoir franchir ce cap difficile, il faut qu'il puisse augmenter ses ressources. D'où la nécessité d'agrandir encore le cercle de ses lecteurs et, avant tout, de ses abonnés. De partout, nous parvenons les échos de l'activité croissante des comités locaux du M.R.A.P. et nous nous en félicitons. Qu'ils mettent au premier plan de leur action l'importante tâche de gagner de nouveaux abonnés à leur journal «DROIT ET LIBERTÉ», et la bataille sera gagnée grâce à leur appui. Encore un effort, amis! En avant, pour atteindre rapidement les 2.000 nouveaux abonnés à «D. L.»



Ménagers en tenue de tout aux Arts Ménagers, de l'humaine poésie à l'inspiration ultra-moderne. Indéniablement reconnue ses instincts, mais hors de prix; beaucoup se contentent de le regarder.

AUX ARTS MÉNAGERS 14 fr. 50 la série de casseroles (en 1924)

Le XIX Salon des Arts Ménagers s'ouvre cette semaine à Paris. Il a préparé à notre intention pour nous instruire et nous distraire (dit le prospectus officiel) tout un programme de causeries, démonstrations et manifestations.

Le programme va en effet de la conférence sur les «Ichtyophages et piscivores» (ça c'est pour nous instruire) jusqu'à celle sur «La cuisine et le bonheur» avec démonstrations! Enfin dans le cadre de la série des rétrospectives «L'art ancien dans la vie moderne», une exposition sur les pièces de collections diverses, (collections d'étoffes, de soupières et même des collections d'oiseaux et de papillons...)

Il en coûte cher d'être «up to date». UNE section est réservée aux Arts ménagers ruraux, apportant des suggestions pour alléger le travail de la femme, à la fois ménagère et exploitante.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Peu à peu se dessine la curieuse personnalité de M. Newman, chef du personnel dans une grande entreprise de New-York. Il est obsédé par l'idée qu'on le prend pour un Juif et finit par quitter son emploi. L'arrivée dans sa maison d'un nouveau locataire, M. Finckelstein, mal vu de ses voisins, provoque de nouveaux incidents.

Arthur Miller FOCUS

(Traduit de l'américain par Yvonne Desvignes) Copyright by Droit et Liberté et Editions de Minuit. Tous droits réservés.

Un dimanche, en fin d'après-midi. Une petite rue de banlieue, bordée d'arbres. Les feuilles desséchées pendent, immobiles. Aux fenêtres, dans leurs pots, les géraniums maintiennent dans une grisaille. Seul le vendredi ressemblait clairement. Le vendredi, il était arrivé quelque chose de terrible. En sortant d'un immeuble, un avant-goût de terreur lui était venu avec le vent. Bien qu'il fut encore au cœur de l'été, le temps avait changé soudain, évoquant un moment d'automne. Il s'imaginait la vaine précoce de la neige. Le changement de température lui avait fait envisager avec frayeur que l'été pourrait bien s'achever sans qu'il eût trouvé du travail. Impossible, l'hiver, de se jouer à soi-même la comédie d'une sorte de congé. Un homme ne pouvait, à la froide saison, déambuler ainsi par les rues. Comme pour échapper à cette vision, il entra dans un café près d'une tranchée de gâteau, une tasse de café et un verre de lait et alla s'asseoir. Tout en mâchant son gâteau, il tendit la main vers le verre d'eau. D'un revers, il le heurta et le fit tomber par terre. Aussitôt, il tira son mouchoir immaculé et, avec un sourire, l'effraya à sa voisine, une dame d'aspect respectable, dont le bus était trompé. Elle leva les yeux sur lui. Ses yeux qui devinrent d'acier dès qu'elle l'eut deviné. Les excuses qu'il allait exprimer se ligèrent dans son gosier devant le rituel de l'aine qui se forma sur les lèvres de la femme. Comme si un vin glacé eût jailli d'elle à lui, il eut qu'il allait se mettre à crier pour rompre le barrage de ses yeux hostiles derrière lesquels l'être humain s'était retranché. Il se détourna et se remit à manger, laissant le verre sur le parquet et la femme à ses imprécations. En se levant pour partir, il vit à une autre table, le jeune homme qui n'avait cessé de le dévisager mais dont il n'avait pas osé affronter le regard avant de s'en aller. Le même éclair glaçait les yeux du jeune homme et Newman, comme un homme très affairé, partit, le cœur battant. En apercevant les rues, ce même après-midi, il ne put maîtriser un frisson lorsqu'il prit conscience d'une atmosphère hostile qui l'enveloppait et lui faisait cortège. Sans pouvoir la situer ici ou là, ni à ce coin ni à ce tournant; mais elle était dans cette ombre sur le visage d'un passant, dans le coup d'œil baveux jeté par cet homme qui sortait d'un magasin. Ce chauffeur, constatant qu'un des pneus de son camion était à plat, chose étrange, était à lui qu'il adressait ses jurons. Absurde... et pourtant vrai. Toujours à ses côtés, complètement absurde et complètement vrai. Le métro, ce soir-là, le ramena chez lui, cahin-caha. Chose curieuse, certains jours, il lui plaisait que le métro fût

bondé. Il attrapait le train de cinq heures moins deux minutes et allait s'asseoir; puis les gens s'entassaient aux arrêts successifs et il se trouvait enroulé sur son siège, parmi les gens debout autour de lui. Et ce soir, laissant son esprit vagabonder autour des fantaisies imprimées sur une robe de femme à queques centimètres à peine de son visage, de cette retraite, il entrevit la vérité. Dans toutes ces firmes auxquelles il s'était adressé, il y avait des postes vacants. On était en guerre. Les sociétés embauchaient, les ouvriers par milliers, les spécialistes des questions de personnel devaient donc faire prime sur le marché. Mais il n'y avait eu paroli et son adresse qu'un «plus déguisé sous un sourire poli. Parce que les gens à qui il avait eu affaire étaient aussi chefs de personnel, en possession des mêmes instructions qu'il avait reçues au temps où il travaillait avec Garçon. Et ils étaient aussi prompts à classer les gens qu'il avait été lui-même. Un fait était certain, jamais plus il ne serait chef du personnel. C'était l'orgueil de sa vie, la chose qui lui avait fait supporter de vivre seul, sans femme, et c'était fini; plus, plus jamais il ne ressentirait l'excitation d'engager quelqu'un sous sa responsabilité. Et maintenant, que pouvait-il faire, au nom du ciel, à son âge? Il songea à chercher un poste dans une usine. Ou une place d'employé, dans quelque bureau, ou n'importe quoi... Mais c'était plus fort que lui, il ne pourrait jamais s'y faire? Lui, chef de personnel, lui... Grâce au sixième sens d'un familier du métro, il sut qu'il approchait de son arrêt et réussit à se mettre debout. Jadis, quand les passagers lui refusaient l'accès de la porte, il se frayait un chemin à coups de coudes en manifestant son indignation. Maintenant, il se contenta d'attirer l'attention de son voisin par un léger geste de la main — et cette simple action le bouleversa. Le train ralentit sa course, il fut poussé par derrière. Les portes s'ouvrirent. Son visage fut projeté contre le dos de l'homme qui se trouvait devant lui. Il demeura un instant sans pouvoir respirer, il sentit monter en lui un sanglot nouveau et dut se dégorger précipitamment. La masse s'ébranla; maintenant, mais par l'appât du besoin de rentrer chez soi, se changer, et soudain, il fut poussé et projeté contre un homme corpulent qui se tenait devant la porte ouverte. Il dut avancer le pied pour ne pas tomber et atterrir sur les doigts de pied du gros homme dont il dut, par surcroît, agripper le veston pour se redresser. L'homme repoussa sa main d'un geste brutal. M. Newman demeura pantelant tout près du visage du gros homme qui, un pied dans la voiture et tenant les portes en parlant, grommela entre ses dents: «— Toujours les mêmes, vous autres! Quand donc aurez-vous de bonnes manières!»

DEMANDES D'EMPLOI

Advertisement for job seekers with illustrations and text. Includes 'ANCIEN HAUT COMMISSAIRE CHERCHE BONNE PLACE DANS PATISserie', 'ANTISEMITE ET RACISTE REPUTE, ECRIVAIN EXILE CHERCHE PLACE DANS JOURNAUX', 'GENERAL DE GRANDE CLASSE CHERCHE PLACE DE PROFESSEUR DU PAS DE LOIE', and 'SS TOUJOURS SANS SITUATION RECHERCHE PROPOSITIONS INTERESSANTES POUR ENLEVEMENTS ET EVASIONS EN TOUS GENRES'.

CINEMA La Maison des étrangers

VOILA un film qui se remarque en regard de la production que nous impose hebdomadement Hollywood. Il n'y a ni dissertation philosophique sur la condition humaine, ni psychiatrie, ni psychanalyse, ni nihilisme, ni chevauchées de moins en moins fantastiques, ni enfant prodige, ni rideau de fer, mais un bon scénario bâti sur un vieux canevas mélodramatique, suivant les meilleures recettes du genre. Et l'essentiel, c'est que l'intérêt du spectateur ne faiblit pas un instant.

Dans le quartier italien de New-York, au milieu des crânières de la gent commerçante, vit la famille de Gino Monetti, ancien coiffeur, quelque peu usurier et banquier, de son état.

Lentement est loin de régner au sein de cette famille. D'un côté, le père, dont toutes les préférences vont à son fils Max; de l'autre, ses trois autres fils, devenus, sous l'autorité paternelle, de simples employés de la banque.

Ces derniers réussissent à envoyer leur frère Max en prison pour sept ans, à briser la poigne autoritaire du père en le déposant de la banque. L'action débute à la sortie de prison de Max. Le procédé du retour en arrière nous dévoile peu à peu toute l'intrigue.

Max poursuivra-t-il de sa haine accumulée ses frères nouvellement enrichis? Vengera-t-il son père mort entre temps? Ou préférera-t-il filer le parfait amour avec la belle Hélène, lasse d'attendre davantage, estimant que sept années font déjà un bon bail? Les lecteurs et futurs spectateurs m'en voudraient si je répondais à ces questions.

L'intérêt du film réside, d'une part, dans la justesse de ton et le tact avec lesquels le réalisateur, Joseph Mankiewicz, expose le drame de cette famille déunie; d'autre part, dans l'interprétation extraordinaire de E. G. Robinson dans le rôle du père, et Richard Conte dans celui de son fils Max. Susan Hayward et le reste de la distribution forment un ensemble parfaitement homogène. Dommage qu'on ne puisse pas être aussi satisfait de la version doublée en français. L'accent italien, qu'on a cru devoir donner aux interprètes sur un dialogue bon marché, est, pour tout dire, une grossièreté. Mais ne soyons pas trop difficile: on passe quand même une bonne soirée. Alain FAREL.

ÉCHECS par le Maître I. SHERNETSKY. PROBLEME N° 15. H. WEENINK. «Op de Hooft» 1918. SOLUTIONS. N° 12. — Etude de K. Bekker (1923).

LE SERVICE "LIBRAIRIE" de DROIT ET LIBERTÉ

Titres disponibles: Répondant à la demande de bon nombre de ses amis D.L. vient de créer un service Librairie qui lui met à la disposition de ses lecteurs... Ce service est en mesure d'expédier un certain nombre de livres et de procurer d'autres sur demande. Pierre BARRATIÈRE: L'aventure tragique du grand général Boulanger... 250 Dominique DESANTI et Ch. BAROCHÉ: Bombe ou paix atomique... 120 Yves FARGE: La guerre d'Hydr... continue... 220 Pierre GEORGE: Géographie économique et sociale de la France... 350 Renaud de JOLIVET: L'Internationale des travailleurs... 220